

Livres

Number 815, Winter 2021–2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97437ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

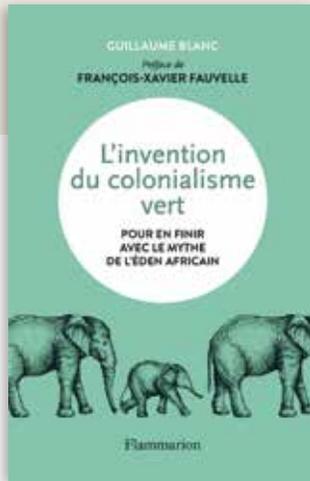
0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2021). Review of [Livres]. *Relations*, (815), 69–72.



L'INVENTION DU COLONIALISME VERT. POUR EN FINIR AVEC LE MYTHE DE L'ÉDEN AFRICAIN

GUILLAUME BLANC
PARIS, FLAMMARION, 2020, 343 P.

QUAND LE PARADIS S'APPARENTE À L'ENFER

L'un des titres provisoires de cet essai était : *Une histoire coloniale d'aujourd'hui. En finir avec le mythe de l'Éden africain* ; mais le titre définitif traduit plus exactement ce qu'est et ce que n'est pas ce livre : ni un manuel d'histoire, ni un bilan, mais plutôt une analyse d'une utopie persistante autour d'un paradis perdu qui, en fait, n'a jamais existé ; une Afrique intacte et pure, « un rêve », affirme l'auteur (p. 15).

Expliquons-en les composantes. D'abord, Guillaume Blanc rappelle qu'au XVI^e siècle, plusieurs explorateurs croyaient que l'Éden existait quelque part sur Terre et qu'il suffisait de le chercher consciencieusement pour pouvoir le trouver. Cette quête d'un hypothétique paradis perdu conduisait beaucoup de penseurs, d'aventuriers et de décideurs à croire que ces horizons lointains seraient comme une porte vers un idéal, vers l'harmonie parfaite sur Terre. Mais, reprend Guillaume Blanc, « cette Afrique n'existe pas. Elle n'a jamais existé, et le problème, c'est que nous sommes convaincus du contraire » (p. 15). Et c'est pourquoi bon nombre de personnes bien-pensantes, d'organismes et d'institutions internationales comme le World Wildlife Fund et l'Union internationale pour la conservation de la nature tentent de protéger les forêts africaines et les immenses parcs de l'Afrique centrale.

Ce qui semble à première vue très louable cause en fait des difficultés disproportionnées, non pas pour les animaux et la végétation, mais chez les populations ; selon l'auteur, ce processus constituerait une forme de « déshumanisation de l'Afrique » : « mettre des territoires en parc, y interdire l'agriculture, exclure les hommes, faire disparaître leurs champs et leurs pâturages pour créer un monde prétendument naturel, où l'homme n'est pas » (p. 16). C'est le constat de ce livre : la renaturalisation forcée de l'environnement de ces forêts et savanes se fait au détriment des populations elles-mêmes, et ce processus est orchestré par des organismes étrangers qui imposent ce modèle idyllique aux agriculteurs

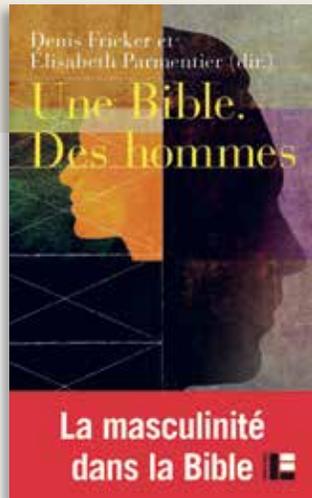
nés en Afrique, qui seront pénalisés ou déplacés parce qu'ils auront voulu vivre de leurs terres. C'est le cas par exemple en Éthiopie.

L'auteur démontre comment, encore de nos jours, la communauté internationale reprend sous une nouvelle mouture – au nom de la préservation de la nature – l'esprit du colonialisme. Elle le fait selon un schème de valeurs dans lequel les milieux naturels seraient plus importants, ou du moins perçus comme étant plus vulnérables que les peuples qui habitaient ces zones désormais protégées : « Il y a environ 350 parcs nationaux en Afrique, et, dans la plupart d'entre eux, les populations ont été expulsées pour faire place à l'animal, la forêt ou la savane » (p. 26).

Fort habilement, l'excellent essai de Guillaume Blanc critique à la fois les politiques environnementales et, sans la pointer directement, l'écologie profonde (« *Deep Ecology* ») qui risque de déshumaniser la nature ; en ce sens, l'auteur illustre et prolonge ce qu'avancait il y a presque 30 ans le philosophe Luc Ferry dans *Le Nouvel ordre écologique* (Grasset, 1992). Sa position est nuancée ; il prône non pas un abandon de ces immenses parcs naturels, mais plutôt un partage plus équitable, et surtout la fin de la violence envers ces populations africaines désarmées qui, pour pouvoir se nourrir, ont le besoin légitime d'exploiter les terres arables situées à proximité de leurs milieux de vie.

L'Invention du colonialisme vert est un livre percutant, qui force la réflexion et remet en question nos certitudes, ce qui est le propre d'un essai réussi. Ajoutons à ces qualités la clarté du propos et la justesse du jugement de Guillaume Blanc, qui dénonce des injustices tout en montrant que l'enfer peut être pavé de bonnes intentions. ■

Yves Laberge



**UNE BIBLE.
DES HOMMES**

**DENIS FRICKER
ET ÉLISABETH PARMENTIER (DIR.)**
GENÈVE, LABOR ET FIDES, 2021,
243 P.

À LA DÉCOUVERTE D'UNE MASCULINITÉ PLURIELLE DANS LA BIBLE

Quel livre ! Vraiment quel livre que celui-là ! Fabuleux, révélateur, surprenant, étonnant, rare, singulier... et en même temps tellement pluriel. C'est là, en effet, sa principale caractéristique, celle qui nous frappe du début à la fin de la lecture : une diversité pleine et entière, une profusion, un foisonnement presque à l'excès.

Profusion d'auteurs et d'autrices, au premier chef : on a voulu faire ici œuvre collective et, il faut le dire, on est servi. La liste des collaborations comprend plus d'une vingtaine de spécialistes universitaires originaires d'une douzaine de pays répartis sur trois continents. Et plus encore, on s'est scrupuleusement appliqué pour que chaque chapitre soit écrit par un duo mixte, un homme et une femme, chacun et chacune d'une confession chrétienne différente. Difficile de faire plus diversifié. Ces couples (et un trio) improbables tantôt dialoguent, tantôt s'interpellent, tantôt confrontent leur vision et leurs idées au sujet de telle ou telle figure masculine de la Bible (des patriarches aux apôtres en passant par les prophètes) et sur le rôle de ces dernières dans l'histoire du salut. De ces discussions-partages jaillissent de nombreuses étincelles qui arrivent à éclairer tant les splendeurs que la face cachée de ces personnages : leurs vulnérabilités, leurs imperfections, leurs misères, leur faillibilité – de là certainement l'intérêt premier de l'exercice.

Ces multiples plumes permettent conséquemment une multiplication de points de vue, d'horizons, d'approches, de paradigmes et d'angles d'étude, puisés à autant de champs d'expertise dans le domaine des sciences bibliques et de la théologie : exégèse, herméneutique, homélie-tique, sémiologie, philologie, critique littéraire, interprétation, actualisation...

D'où, bien sûr, une prolifération dans la réflexion : ça jaillit et rejaillit, ça gicle, ça fuse, ça éclate, ça éclabousse, ça déborde, ça part dans une myriade de directions, ça rebondit et ça revient... Il y en a vraiment pour tout le monde dans ce livre, un peu comme un restau-

rant qui offrirait sur l'heure du midi, en plus des traditionnels poulet et poutine, bouffe-minute, buffets chinois, italien, indien, maghrébin, bar à salade et un assortiment complet de sushis. L'image n'est pas gratuite : ce livre est une réelle nourriture pour l'esprit.

Enfin, c'est aussi de références que foisonne cet ouvrage : notes infra et intra, renvois, annotations, notices, souvent savantes et multilingues, etc.

Ce livre nous est présenté comme la réponse aux nombreuses réactions positives qu'avait suscitées *Une Bible des femmes*, paru en 2018 – et que je n'ai malheureusement pas encore eu la chance de lire. Ce que je peux toutefois dire de ce pendant masculin, c'est qu'il faut être bien armé, bien équipé, bien outillé pour l'aborder ; mais une fois cela bien établi, vous irez de découverte en découverte. Faisant l'objet de portraits nouveaux, saisissants et adaptés à notre monde contemporain, plusieurs personnages bibliques masculins y sont dévoilés (déculottés ?), « dé-stéréotypés » sans vergogne : Samson dévirilisé et presque délicat, David en roi peu assuré (et c'est tant mieux), Job qu'on découvre père et mari, Joseph (père de Jésus) le plus sensible de tous, Jésus lui-même et encore son club des Douze, ainsi que Paul dont on se demande s'il ne serait pas la mère des personnes croyantes... On ne tiendra pas rigueur aux auteurs et autrices de s'en être tenus à ces seuls six personnages et d'en avoir négligé certains ou laissé plusieurs de côté. Je pense notamment à Abraham (le père des croyants...) ou aux autres patriarches, David (l'hyperdimensionnel) ou d'autres comme Naaman ou Jephthé. On nous les réserve probablement pour un deuxième volume, après ce premier qui nous aura bien mis en appétit. ■

David Fines



**UNE GUERRE
MONDIALE
CONTRE LES FEMMES**

SILVIA FEDERICI

MONTRÉAL,
ÉDITIONS DU REMUE-MÉNAGE
2021, 144 P.

LES CHASSES AUX SORCIÈRES, INSTRUMENT DU POUVOIR CAPITALISTE D'HIER À AUJOURD'HUI

« Comment se fait-il que les femmes, des corps desquelles toute personne qui ait jamais vécu est venue en ce monde, qui non seulement procréent, mais nourrissent les enfants et reproduisent jour après jour leur famille, soient la cible de tant de violences, jusqu'à ces nouvelles chasses aux sorcières ? » (p. 121).

Dans cet ouvrage, Silvia Federici répond à cette troublante question en montrant que les chasses aux sorcières du passé et celles qui resurgissent aujourd'hui à différents endroits du monde sont loin d'être le simple résultat d'actes irrationnels et de pulsions sauvages. Elles sont un « règne de terreur » répondant à un objectif précis : la consolidation du système capitaliste.

La première partie du livre retrace la genèse des chasses aux sorcières en Europe durant les XVI^e et XVII^e siècles. Même si leurs circonstances d'émergence sont multiples, Federici établit de façon convaincante les corrélations « entre le démantèlement de régimes collectivistes et la diabolisation de membres des communautés qu'il affecte » (p. 28).

Dans les régions du monde et les contextes spécifiques où les chasses aux sorcières apparaissent, on observe en effet des récurrences. Elles se produisaient, par exemple, essentiellement dans les régions rurales et dans des espaces où les rapports économiques et sociaux étaient chamboulés par l'expansion des logiques de marché. Ces régions subissaient une flagrante montée des inégalités et de la pauvreté. De plus, ce sont surtout les femmes pauvres, généralement indépendantes ou résistantes à la paupérisation, qui étaient visées. Ainsi, pour que s'implante la « conception mécanisée du monde » qui accompagne le capitalisme, il fallait cibler celles qui en ralentissaient les ambitions. Federici rappelle qu'en punissant les sorcières, les autorités punissaient, en fait, toute résistance contre la propriété privée.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'auteure avance qu'une nouvelle guerre contre les femmes est en cours alors que les violences à leur encontre s'intensifient, notamment en Afrique et en Amérique latine. Les nouvelles formes d'accumulation du capital,

impliquant « l'expropriation des terres, la destruction des liens communautaires et une intensification de l'exploitation du corps et du travail des femmes », en sont la toile de fond (p. 69).

Elle y explique également que les chasses aux sorcières qui se produisent encore aujourd'hui en Afrique se font dans un contexte de crise induite par les tentatives brutales de libéralisation et de mondialisation des économies africaines. L'auteure montre là aussi des récurrences entre les différentes manifestations de ces violences extrêmes, qui se produisent généralement dans les régions riches en ressources naturelles, et là où la résistance au colonialisme est plus marquée. Les chasses aux sorcières en Afrique ont, de fait, débuté pendant la période coloniale « conjointement à l'introduction des économies monétaires », modifiant les rapports sociaux et créant de profondes inégalités (p. 93).

Au terme de l'ouvrage, il devient clair que l'éradication des chasses aux sorcières passe par la chute du capitalisme.

Federici évoque en parallèle des stratégies de résistance porteuses que déploient les femmes : la construction de mouvements populaires, l'ouverture de refuges gérés par des femmes, les actions directes comme les *sit-in*, etc. Elle insiste en outre sur le fait qu'en plus de se mobiliser contre les violences, les féministes partout dans le monde doivent aussi dénoncer les institutions telles que la Banque mondiale ou le Fonds monétaire international, qui créent et maintiennent les conditions matérielles et sociales rendant possibles les violences à l'encontre des femmes (p. 89).

Silvia Federici incite ce faisant à mettre davantage en lumière les aspects structurels des chasses aux sorcières. Elle expose aussi leurs continuités dans l'histoire, de même que les causes des multiples formes de violence que continuent de vivre aujourd'hui des millions de personnes, des paysans et paysannes expropriés dans les pays du Sud jusqu'aux populations autochtones d'Amérique du Nord. ■

Dalila Awada



**LE MYTHE DE L'HUMAIN
AUGMENTÉ. UNE CRITIQUE
POLITIQUE ET ÉCOLOGIQUE
DU TRANSHUMANISME**

NICOLAS LE DÉVÉDEC
MONTRÉAL, ÉCOSOCIÉTÉ, 2021,
154 P.

UN PROGRÈS RÉACTIONNAIRE

L'auteur, professeur de sociologie à HEC, Montréal, est spécialiste du transhumanisme. Il a publié précédemment *La société de l'amélioration. La perfectibilité humaine, des Lumières au transhumanisme* (Liber, 2015) – sa thèse doctorale. Le présent ouvrage en est en quelque sorte la continuité. Ce qui l'occupe ici n'est plus de déconstruire la généalogie du transhumanisme, comme il l'avait fait en remontant aux philosophes des Lumières, mais de montrer qu'il est une vaste entreprise de mystification du réel, appuyée par de puissantes sociétés transnationales et une variété de penseurs provenant de divers champs du savoir universitaire. C'est ce qu'indique d'ailleurs le titre du livre, le mot mythe étant à prendre dans le sens particulier que Roland Barthes lui donnait, à savoir comme composante essentielle de l'idéologie dominante, servant à interioriser celle-ci dans la conscience des gens, de telle sorte qu'elle leur apparaisse « naturelle ».

L'intérêt particulier de l'ouvrage réside dans sa démonstration convaincante – quoique parfois répétitive et incantatoire, ce qui peut devenir lassant – du caractère réactionnaire du progrès annoncé. Loin de représenter, comme il le prétend, une révolution civilisationnelle reposant sur les nouvelles technologies (informatique, génétique, biomédicale, robotique, etc.) porteuses de promesses de puissance, d'émancipation et d'autonomie individuelles, le transhumanisme vise plutôt à consolider le système économique actuel de même qu'à accroître l'emprise déshumanisante et aliénante de l'idéologie néolibérale sur la société.

L'auteur articule son argumentation critique avec, entre autres, les réflexions élaborées par Walter Lippmann dans les années 1940-1950, sur la nécessité de rééduquer la population américaine pour l'adapter aux nouvelles exigences de la production capitaliste, ou encore avec celles de Michel Foucault sur le biopouvoir, et celles, plus récentes, de Cornelius Castoriadis sur l'imaginaire de la maîtrise. Ce faisant, il montre bien l'étroit arrimage du transhumanisme avec les tendances fortes et préoccupantes du capitalisme étudiées par ces auteurs. Cela s'incarne notamment dans une conception terriblement réductionniste et appauvrissante de l'être humain ravalé à l'état de

machine, à réparer et à améliorer ; dans l'appropriation intrusive et biopolitique des corps, qui passe par leur quantification, leur optimisation pharmaceutique ou par l'implant de micro-puces ; ou encore dans ce que Danièle Linhart appelle la « surhumanisation managériale » et l'intensification du travail.

Le dernier chapitre aborde de front l'enjeu majeur de la crise écologique. La conception de l'être humain et les rapports au monde qui sous-tendent l'idéologie transhumaniste – le productivisme et le capitalisme, avec la croissance infinie qu'il suppose –, contribuent à nous enfoncer dans la crise écologique, non seulement en fermant les issues, mais en intensifiant ce qui la provoque. Cette idéologie le fait notamment en passant sous silence les causes sociales et politiques autant que culturelles de cette crise, ne se préoccupant que de l'individu seul, décontextualisé, déterritorialisé, désincarné. Elle le fait aussi en faisant l'éloge d'une manière de vivre, d'être et de faire qui accroît notre séparation d'avec le vivant, une déconnexion qui est à la source du problème.

Pour nous permettre de toute urgence de changer de cap, Le Dévédec plaide – trop sommairement – pour ce qu'il appelle une écologie politique de la vie et du vivant, qui consiste en une réappropriation collective de notre capacité politique de décider de notre destin. Mais cette repolitisation doit se faire sans perdre de vue la condition terrestre de l'être humain, la fragilité, la finitude et les limites inhérentes à la vie ainsi que les liens étroits et indissociables qui nous unissent à la nature. Cette dimension collective de l'agir aurait mérité d'être plus développée. Peut-être le fera-t-il dans un livre subséquent ? On l'espère. Pour qui voudrait d'ores et déjà creuser ce thème connexe essentiel, un livre incontournable : celui de Miguel Benasayag et Bastien Cany, *Le Retour de l'exil. Repenser le bien commun* (Le Pommier, 2021).

Jean-Claude Ravet